

**« LA SCIENCE LA ROBE AU VENT »  
LE CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES ET  
LA DISCIPLINARISATION DES ÉTUDES ORIENTALES**

**Pascale Rabault-Feuerhahn**  
CNRS, UMR8547, ENS, Paris

LES CONGRÈS INTERNATIONAUX ET LA MESURE DE LA DISCIPLINARISATION

Les congrès internationaux qui se multiplient à partir des années 1860 font partie du processus de modernisation scientifique qui marque le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Après les congrès internationaux de statistique (1853), de préhistoire (1865) et ceux de géographie (1871), le congrès international des orientalistes est l'un des premiers à être institué, à Paris en 1873. Mais lorsque ces différents congrès sont créés, les domaines qu'ils concernent en sont à des stades variés de disciplinarisation. Le congrès paléoethnologique international, futur congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, apparaît à un moment où celles-ci disposent d'outils et de méthodes bien définis, mais sont pratiquées par des amateurs dont les buts de recherche restent disparates. Les premières chaires ne seront établies qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. La création du « congrès international de géographie » en revanche, précède seulement de quelques années la fondation des premières chaires de géographie, en 1875 en Allemagne, préfigurant et accompagnant donc l'institutionnalisation de la discipline<sup>3</sup>. Quant au congrès international des orientalistes, il intervient tardivement dans le XIX<sup>e</sup> siècle tandis que des chaires spécifiquement dédiées aux langues orientales existent dans différents pays européens depuis fort longtemps : en France par exemple, l'École des langues orientales vivantes est créée dès 1795 et pallie le déclin de l'École des jeunes de langues instituée déjà sous Colbert ; au Collège de France, le chinois, le sanskrit et l'égyptologie se sont ajoutés aux enseignements orientalistes traditionnels (hébreu, arabe, turc, persan) dans le premier tiers du siècle. En même temps, malgré les avancées cognitives et institutionnelles, les contours de l'orientalisme restent flous dans ce dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, que les critères retenus – et ils varient – soient géographiques, culturels ou linguistiques. Même si ce n'est pas un cas unique, le fait que le congrès ait pris le nom « des orientalistes » plutôt que d'« orientalisme » n'est sans doute pas étranger à cette disparité persistante, qui n'échappait pas aux congressistes. Les études orientales couvrent une multiplicité de langues, dont le nombre s'enrichit encore à l'époque avec par exemple la naissance de l'assyriologie. Cette pluralité vaut aussi pour les approches : de la philologie à la linguistique, de

---

<sup>1</sup> Si un congrès international des astronomes fut organisé à Gotha, en Allemagne, en 1798, il faut attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour que ce type de manifestations se généralise. Leur nombre augmente de façon exponentielle jusqu'à la Première Guerre mondiale et elles concernent peu à peu toutes les disciplines de la science occidentale. Voir entre autres RASMUSSEN, Anne. 1995. *L'internationale scientifique (1890-1914)*, thèse EHESS, 2 vol. ; SCHRÖDER-GUDEHUS, Brigitte (éd.). *Les congrès scientifiques internationaux. Relations internationales* 62/1990, FEUERHAHN, Wolf et RABAULT-FEUERHAHN, Pascale (éds.). 2010. « Présentation. La science à l'échelle internationale », *La fabrique internationale de la science. Les congrès scientifiques internationaux de 1865 à 1945. Revue germanique internationale* 12 : 5-15.

<sup>2</sup> En 1902 en Allemagne et en 1904 en France. Cf. KAESER, Marc-Antoine. 2010. « Une science universelle ou « éminemment nationale » ? Les congrès internationaux de préhistoire (1865-1912) », *La fabrique internationale de la science*, op. cit. : 17-31.

<sup>3</sup> Cf. ROBIC, Marie-Claire. 2010. « A propos de transferts culturels. Les congrès internationaux de géographie et leurs spatialités », *La fabrique internationale de la science*, op. cit. : 33-45.

l'ethnographie textuelle à l'histoire des religions ou des migrations, l'orientalisme offre un concentré des multiples terrains d'investigation auxquels ouvre l'étude des langues<sup>4</sup>. En 1905 encore, René Basset expose ainsi au ministère de l'instruction publique l'objet multiple du congrès :

Bien que la division en sections soit faite par ordre de langues, les études que poursuit le Congrès ne sont nullement pour cela restreintes à la philologie ; il est de tradition au contraire que tous les travaux relatifs à l'histoire, à la géographie, à l'ethnographie, aux religions des peuples orientaux y sont admis et on peut même avancer qu'ils forment la plus grande partie des matières soumises à l'examen du Congrès<sup>5</sup>.

Les études orientales ont longtemps été parcourues par une profonde hésitation entre des visées érudites (historico-philologiques) et pratiques (diplomatiques, politiques, commerciales et missionnaires) souvent moins hermétiques les unes aux autres qu'il n'y paraît de prime abord, surtout à une époque d'expansion et de rivalités coloniales. Toutes ces questions traversent les différentes sessions du congrès international des orientalistes en particulier lors de sa première période, de 1873 à la Première Guerre mondiale.

Les situations diverses des congrès de préhistoire, de géographie ou d'orientalisme montrent qu'on ne saurait trancher a priori la question du possible rôle joué par les congrès dans le processus de disciplinarisation d'un domaine scientifique. Elle pointe aussi la nécessité d'appréhender ce processus comme la conjonction de plusieurs facteurs (concomitants ou successifs selon un ordre variable) : 1. établissement des contours épistémologiques – objets, méthodes, outils, visées – communs de la discipline (*spécialisation*) ; 2. acquisition d'une existence institutionnelle, entendue comme l'insertion dans des structures autres que de simples sociétés savantes – universités, académies... – garantissant la diffusion et la transmission des objets et des méthodes (*institutionnalisation*)<sup>6</sup> ; 3. détermination des acteurs légitimes de la discipline et évolution vers une pratique exclusive et rémunérée (*professionnalisation*)<sup>7</sup>. Ces différentes facettes du processus de disciplinarisation sont, enfin, traversées par une revendication d'autonomie de la discipline naissante par rapport tant aux disciplines connexes qu'aux champs du politique, de l'économique ou du religieux.

L'initiative du congrès international des orientalistes revient à Léon de Rosny (1837-1914), professeur de japonais à l'École des langues orientales vivantes à la carrière assez haute en couleurs. Après avoir appris le japonais en autodidacte dès son adolescence, Rosny avait été l'élève de Stanislas Julien en chinois au Collège de France ; interprète officieux de la France au Japon en 1862 il obtient à son retour des charges de cours (1863) puis une chaire complète (1868) à l'École des langues orientales. Profondément intéressé par la culture matérielle du Japon ainsi que par ses

<sup>4</sup> A cette époque, les orientalistes participent d'ailleurs aussi aux congrès d'archéologie, de préhistoire, d'histoire des religions...

<sup>5</sup> Dossier « Congrès des orientalistes » des Archives nationales [AN] à Paris : AN F/17/3092/2, Congrès d'Alger 1905, lettre de R. Basset au Ministère de l'éducation nationale, Alger, 31 décembre 1904.

<sup>6</sup> Les cadres institutionnels varient naturellement d'un pays à l'autre, de même que l'insertion des sociétés savantes en leur sein. A côté de l'existence de chaires universitaires ou de postes dans des Académies, jouent aussi un rôle les organes de diffusion (revues savantes). Voir la contribution de Claude Blanckaert dans le présent dossier à propos du fait qu'un savoir qui accède au statut de discipline a toujours déjà acquis celui de science.

<sup>7</sup> En établissant cette liste de critères, mon propos est moins d'ordre systémique qu'idéal-typique, étant entendu que ces différents processus qui entrent en jeu dans la disciplinarisation ne s'opèrent ni *ex nihilo*, ni de manière automatique, mais sont bien en prise avec le réel, c'est-à-dire avec un contexte culturel, social, politique, religieux et économique mais aussi un paysage disciplinaire préexistant et une structure académique à chaque fois spécifiques.

us et coutumes, Rosny se distingue par son goût pour les matériaux ethnographiques contemporains et ses efforts assumés pour vulgariser les connaissances sur l'Orient<sup>8</sup>. Titulaire de chaire aux Langues orientales, établissement à vocation pratique même s'il s'agissait d'un véritable lieu de connaissances, Léon de Rosny n'a aucun des adoubs intellectuels que représentent dans la France de l'époque une chaire au Collège de France, à la Sorbonne, ou un siège à l'Institut. Pour lui et a fortiori pour son ami le Baron Textor de Ravisi, ancien gouverneur de Karikal passionné de choses hindoues, mettre sur pied la première organisation internationale des orientalistes est un formidable moyen de s'imposer comme personnalité centrale du milieu orientaliste. La création d'organisations de grande ampleur constitue un élément clef de la carrière de Rosny, qui est aussi à l'initiative de la Société d'ethnographie de Paris (1859) et de l'Alliance scientifique universelle (1877). Les origines du congrès international des orientalistes invitent donc à envisager l'histoire des congrès sous un angle (aussi) pragmatique. Jules Oppert, un autre des cofondateurs du congrès, était déjà bien inséré à l'Institut de France, et occupait un poste de professeur d'assyriologie au Collège de France à titre provisoire depuis 1869 (qui deviendra pleine chaire en 1874). Il pouvait trouver dans le congrès un moyen de conforter sa position académique alors qu'il était engagé dans de vives polémiques avec plusieurs savants de renom, comme Joseph Halévy et Ernest Renan, et qu'il peinait à se faire pleinement accepter comme savant français. Mais ce philologue allemand émigré en France et qui connaissait bien les traditions orientalistes des deux pays ainsi que de l'Angleterre, avait sans doute aussi conscience de l'importance des relations scientifiques à l'échelle internationale. Que le congrès international des orientalistes n'ait pas émané des représentants censément les plus autorisés de l'orientalisme (institutionnel) est, en tous cas, capital pour la question qui nous occupe.

Si le congrès a participé à la disciplinarisation des études orientales, c'est en effet moins comme une autorité suprême et supranationale qui aurait tranché définitivement les questions encore en suspens, que par les débats qu'il a fait émerger. Parce que sa légitimité à fédérer et représenter les études orientales était discutable, sa création et l'organisation de ses sessions successives ont obligé les orientalistes à se demander frontalement quels étaient les contours, les contenus, les buts et les moyens de leurs activités. Alors que les fondateurs du congrès voulaient y faire la part belle aux questions d'ordre pratique, les orientalistes « de métier » – les philologues – avaient dû lutter pour imposer l'autonomie de leur domaine d'activité et déploraient toujours que de nombreux fantasmes occultent la connaissance réelle de l'Orient. Si Textor de Ravisi clamait fièrement :

j'ai donc débuté à faire de l'orientalisme comme M. Josse faisait (sic) de la prose : je ne suis pas un savant, mais un ancien gouverneur hindou, un amateur orientaliste pour me servir d'une expression que je crois exacte<sup>9</sup>,

les « savants » considéraient que les « amateurs » n'avaient de légitimité ni pour organiser une manifestation intitulée « congrès international des orientalistes », ni même pour y participer.

L'étude des congrès scientifiques internationaux enrichit en outre l'appréciation des critères de la disciplinarisation en faisant apparaître l'importance des effets d'échelle. En un sens, la disciplinarisation ne peut se concrétiser qu'à l'échelle nationale (voire

<sup>8</sup> Si sa tentative de créer un journal en japonais avorta rapidement, Rosny collabora à deux grands journaux de l'époque, *La Presse* et *Le Temps*. Il est également l'auteur d'une pièce de théâtre intitulée *Le Couvent du dragon vert. Drame japonais adapté à la scène française* (Paris, Faivre, 1873). A la fin de sa carrière, il fondera une religion syncrétique qu'il appellera *Bouddhisme éclectique* (Paris, Leroux, 1894).

<sup>9</sup> AN F/17/3092/2, congrès de Londres, Textor de Ravisi au ministre de l'instruction publique, Saint Etienne 28 juillet 1874.

régionale, notamment dans des pays à structure fédérale), car c'est à ce niveau que sont alloués les budgets nécessaires et mises en œuvre les politiques scientifiques. Les congrès internationaux des préhistoriens en sont une bonne illustration puisqu'ils ont promu la disciplinarisation de la préhistoire à l'échelle internationale (en la faisant apparaître comme une discipline en soi) et permis en retour sa reconnaissance institutionnelle à l'échelle nationale. Mais, d'un autre côté, le processus de disciplinarisation d'un domaine de recherche est-il vraiment achevé tant que le consensus autour de son objet, ses méthodes, ses visées et son personnel n'a pas été éprouvé et validé à l'échelle internationale ? Les acteurs de la disciplinarisation sont en général persuadés de la validité des contours et contenus épistémologiques qu'ils ont définis. Ils œuvrent dans la conviction, plus ou moins consciente et plus ou moins explicite, de l'universalité de leur pratique scientifique, sinon de la science en général. Intervenant à un moment où les études orientales sont déjà institutionnalisées et largement professionnalisées dans la plupart des pays occidentaux, le congrès international des orientalistes permet très bien d'observer le jeu subtil entre échelles nationale et internationale de la disciplinarisation : la manière dont ce qui semble acquis au niveau national est mis à l'épreuve au plan international ; la façon dont le congrès sert à la fois de vitrine des consensus disciplinaires existant malgré tout et d'atelier de fabrication de nouvelles normes ; la tension, enfin, entre la conviction que la science est universelle et la tentation permanente d'affirmer sa propre tradition nationale.

Le programme de chaque session du congrès est organisé en sections parallèles dont le découpage est calqué sur celui en vigueur au sein des institutions d'enseignement et de recherche des pays occidentaux<sup>10</sup>. Certaines sections que l'on retrouve d'une session à l'autre, comme celle dédiée aux langues et cultures indo-européennes et celle dévolue aux langues et cultures sémitiques, correspondent aux branches canoniques des études orientales dans le monde académique occidental. Entérinant les subdivisions admises au sein de l'orientalisme, le congrès traduit également l'inflation des connaissances : lors des premières sessions, il compte en moyenne 5 sections ; des années 1890 jusqu'à la Première Guerre mondiale, ce sont plutôt entre 7 et 12. Sans négliger la part de hasard dans la distribution thématique des exposés, Abraham Kuenen, théologien qui présida le congrès de Leyde en 1883, résume cette situation de la façon suivante :

Ce n'est ni par hasard ni par caprice que le Congrès a commencé par se diviser en cinq, ou, si vous voulez, en six sections. La science orientale n'en renferme pas un moindre nombre. Au sein même des sections il se forme de toute nécessité de nouvelles subdivisions, dont chaque membre enfin a sa spécialité à lui, sur laquelle il est seul juge compétent. Tel est le caractère de la science moderne, et les études orientales n'auraient pas pu ne pas s'y conformer pour leur part.<sup>11</sup>

La spécialisation croissante s'exprime souvent dans le congrès avant de se répercuter dans les structures académiques nationales. Ce sont ainsi les exposés sur la langue albanaise et notamment celui de Kurt Hassert insistant sur la présence de colonies albanophones en Italie du sud, qui conduisirent à l'établissement d'une chaire d'albanais à l'université de Naples peu après le congrès de 1899 à Rome<sup>12</sup>. En dépit de la lourdeur de son organisation, le congrès restait en effet une institution plus souple que les universités. Les exposés pouvaient se contenter d'esquisser des perspectives de

<sup>10</sup> On trouvera une liste des sections des différentes sessions du congrès entre 1873 et 1912 dans RABAULT-FEUERHAHN, Pascale. 2010. « 'Les grandes assises de l'orientalisme' », *La fabrique internationale de la science*, op. cit., p. 65-67 (annexe).

<sup>11</sup> KUENEN, Abraham. 1883. *Actes du sixième congrès international des orientalistes tenu en 1883 à Leyde. 1<sup>re</sup> partie*. Leyde, Brill, p. 182.

<sup>12</sup> *Actes du XII<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes. Rome. 1899. I*. Florence, Société typographique florentine, 1901 : cxxxii. Ces exposés furent présentés dans une section intitulée « géographie et ethnographie de l'Orient ».

recherche et n'étaient pas tenus de délivrer un contenu ferme de connaissances (leur durée était d'ailleurs souvent limitée à une dizaine de minutes...); une communauté embryonnaire de chercheurs travaillant sur des questions connexes pouvait plus aisément être formée dans ce contexte international; enfin, l'ouverture d'une section n'avait pas un impact financier comparable à celui d'une chaire nécessitant un budget récurrent, et elle pouvait se faire même avec un nombre très réduit de participants, comme c'était souvent le cas pour la section « langues africaines ».

Mais le caractère relativement consensuel des programmes ne doit pas occulter l'existence bien réelle de traditions nationales variées des études orientales. Le comité d'organisation du pays hôte mettait à chaque fois à l'honneur la branche des études orientales la plus cultivée nationalement, ce qui était de nature à éveiller en retour l'intérêt en sa faveur dans les pays où elle était moins représentée. Au ministère des colonies qui demandait des renseignements sur les congrès des orientalistes afin de mesurer les enjeux de celui qui allait se tenir à Copenhague en 1908, le ministère de l'instruction publique répondit :

La dernière réunion a eu lieu à Alger, en 1905. C'était la première fois que le Congrès se tenait en pays musulman, et les communications relatives aux questions islamiques y occupèrent la première place. [...] En général le Congrès des orientalistes emprunte au pays où il se réunit un caractère particulier en rapport avec les préoccupations d'ordre politique ou social auxquelles ne sauraient échapper les savants locaux<sup>13</sup>.

Ce phénomène s'explique trivialement par la surreprésentation des savants nationaux par rapport aux étrangers, pour qui venir au congrès était évidemment plus compliqué. Mais, dans le contexte de montée en puissance des impérialismes, l'enjeu était aussi politique<sup>14</sup> : il s'agissait de rappeler le lien particulier entre le pays hôte et telle partie de l'Orient.

Le congrès international des orientalistes a donc non seulement reflété les processus nationaux de disciplinarisation mais il a aussi pesé sur eux. Pour cette raison, la portée des congrès ne peut être évaluée simplement en fonction du caractère novateur ou non des exposés présentés – si l'on s'en tient à ce seul critère, le bilan peut d'ailleurs être assez décevant. Organiser un congrès, n'était-ce pas déjà accomplir un acte performatif, affirmer l'existence de la discipline et lui garantir une visibilité publique et une reconnaissance politique ? Chaque congrès était placé sous le patronage d'hommes d'Etat et de têtes couronnées, abondamment relayé dans la presse locale et internationale, et se caractérisait par un effet de masse. Cet aspect spectaculaire était rehaussé si le congrès était couplé à un autre événement : exposition universelle, exposition coloniale... Censé offrir une vitrine à la discipline, le congrès se devait d'en restituer la cohérence, aussi ténue fût-elle. Les textes comme les prospectus d'invitation et les discours inauguraux étaient l'occasion d'*explicit*er et de *réaffir*mer ses normes communément admises et ses attendus, et de *poursuivre* l'homogénéisation et la standardisation des pratiques, des outils et du personnel scientifique. A Berlin en 1881, August Dillmann, spécialiste de philologie éthiopienne et biblique et président du congrès, remarqua d'un côté que « dans le libre Empire de la science, l'ordre semi-militaire n'a pas sa place » et que, pour cette raison, « jusqu'ici les congrès n'ont pas du tout débouché sur une organisation formelle du travail d'ensemble ». Mais il soulignait aussi que, d'un autre côté, « lors de ces réunions on s'est penché sur des problèmes communs et on a rassemblé les collaborateurs pour mener à bien certaines

<sup>13</sup> AN F/17/3092/2, congrès de Copenhague 1908, lettre du ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes au ministère des colonies, 1<sup>er</sup> division, 1<sup>er</sup> bureau, Paris, 31 janvier 1908.

<sup>14</sup> Sur les enjeux spécifiquement politiques et coloniaux du congrès international des orientalistes, voir Rabault-Fuerhahn, Pascale. 2010. « Les 'grandes assises de l'orientalisme' », art. cit., p. 60-65.

entreprises importantes », par exemple la publication des *Sacred Books of the East* qui rassemblait « les écrits religieux des peuples orientaux »<sup>15</sup>.

Naturellement, il serait illusoire de penser que le congrès a uniformément favorisé la logique de disciplinarisation des études orientales ou que celle-ci ait pu former un processus linéaire. Le congrès était aussi un forum dans lequel se révélaient débats et désaccords. Les difficultés à mettre sur pied un système international de transcription des caractères orientaux, projet qui anime le congrès dès ses débuts, le montre bien<sup>16</sup>. Plus fondamentalement, les hésitations pouvaient aussi concerner des aspects clefs de la disciplinarisation. L'orientalisme n'avait pu prouver sa crédibilité scientifique qu'avec l'apparition de spécialistes de domaines précis – auparavant, la formation des orientalistes à de multiples langues orientales faisait parfois douter de leur compétence réelle dans aucune d'entre elles. Désormais, l'enjeu s'inversait : il s'agissait de faire valoir l'existence des études orientales en tant que domaine unitaire par-delà le morcellement en sous-spécialités<sup>17</sup> et le congrès cherchait expressément à totaliser les savoirs sur l'Orient. Sans doute l'enjeu était-il moins d'ordre institutionnel (les chaires étant déjà acquises pour la plupart) que cognitif et, in fine, politique. Faire exister l'orientalisme comme totalité, c'était aussi définir et affirmer la cohérence interne de l'ensemble désigné par le terme d'« Orient » : moyen d'en améliorer la connaissance, mais aussi de cartographier le monde selon les typologies de l'Occident.

La coexistence de professionnels et d'amateurs ; la juxtaposition et même l'entrelacement d'intérêts érudits et pratiques ; la dimension internationale de la manifestation ; le caractère interculturel des études orientales ; la profonde hétérogénéité de l'objet « Orient » ; et enfin la force des enjeux politiques et coloniaux (et donc aussi des rivalités internationales), tous ces éléments font du congrès international des orientalistes un observatoire particulièrement riche des mécanismes et aléas de la disciplinarisation des études orientales.

#### LE « SCHISME » DE 1889 COMME RÉVÉLATEUR DES ENJEUX DISCIPLINAIRES DU CONGRÈS

Comme le remarquait déjà Jean-Claude Chevalier en 2000 à propos des congrès internationaux de linguistique, les recherches sur l'histoire des congrès restent peu nombreuses et leurs volumes d'actes continuent à être utilisés comme des sources primaires plutôt que des objets historiques<sup>18</sup>. Les congrès peuvent pourtant intéresser les historiens des sciences à la fois pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire un type de sociabilité et d'organisation scientifique particulier, et pour ce qu'ils disent de la discipline concernée. Leurs actes sont d'une grande richesse. On y trouve, bien sûr, la

<sup>15</sup> *Verhandlungen des fünften internationalen Orientalisten-Congresses gehalten zu Berlin im September 1881. Erster Theil.* Berlin, A. Asher & Co, Weidmannsche Buchhandlung, 1881, p. 32–33.

<sup>16</sup> Initialement, Léon de Rosny avait voulu organiser une réunion internationale autour de la culture et de la langue japonaises pour rendre compte des progrès accomplis depuis les années 1860 et fonder un système unifié de transcription des différents textes japonais. Mais le programme fut finalement élargi aux différentes branches de l'orientalisme : égyptologie, assyriologie, études sémitiques, iraniennes, dravidiennes, néohelléniques et arméniennes, tatars, indochinoises et océaniques.

<sup>17</sup> Selon les termes de l'égyptologue suisse Edouard Naville : « [...] l'indianiste ne peut plus être tout à fait étranger à l'hébraïsant, ni l'assyriologue au savant qui s'occupe de la Chine ou du Japon [...] Et voilà, Messieurs, pourquoi j'aime les Congrès d'orientalistes ; ils sont la preuve vivante de cette solidarité qui s'est établie entre nous et qui seule nous permettra de poursuivre avec succès la route que nous nous sommes tracée, la recherche ardente, consciencieuse et désintéressée du vrai. » (*Actes du Dixième Congrès international des Orientalistes. Session de Genève, 1894. 1<sup>re</sup> Partie.* Leyde, Brill, 1897, p. 71).

<sup>18</sup> Chevalier, Jean-Claude. 2000. « Les congrès internationaux et la linguistique », in : Sylvain Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*. Tome III, Bruxelles, Mardaga, p. 517-528.

lettre des exposés présentés. Mais ils reproduisent aussi des documents relatifs à l'organisation, du prospectus d'invitation à la liste des membres, en passant par le budget, les festivités, le protocole des séances, les motions votées, etc. Organisées annuellement, puis tous les trois ans, à travers toute l'Europe (rarement au-delà), les sessions du congrès offrent une chaîne fournie de publications : après Paris en 1873, le congrès eut lieu à Londres en 1874, Saint-Petersbourg en 1876, Florence en 1878, Berlin en 1881, Leyde en 1883, Vienne en 1886, Stockholm et Christiania en 1889, Londres en 1891 et 1892, Genève en 1894, Paris en 1897, Rome en 1899, Hambourg en 1902, Alger en 1905, Copenhague en 1908 et enfin Athènes en 1912. Les archives des ministères des affaires étrangères, de l'éducation ou des affaires coloniales des pays impliqués complètent encore ces ressources.

Dans le cas du congrès international des orientalistes, viennent s'ajouter les nombreuses publications (en particulier des articles de journaux) occasionnées par une querelle survenue à l'issue du VIII<sup>e</sup> congrès de Stockholm-Christiania, en 1889<sup>19</sup>. Favorisé par des animosités personnelles et cristallisé autour de questions pratiques, ce conflit qui secoua profondément la communauté orientaliste exprimait aussi des divergences persistantes quant à la disciplinarisation des études orientales. Il en résulta un schisme temporaire de la communauté orientaliste, puisque deux congrès revendiquant le titre de « IX<sup>e</sup> congrès des orientalistes » furent organisés à Londres de manière concurrente, respectivement en 1891 et 1892. Le sanscritiste berlinois Albrecht Weber qui y consacra deux volumes rassemblant ses propres prises de position et les réponses de ses collègues<sup>20</sup> en faisait bien une affaire de légitimité scientifique : une fois que l'on aurait vu « vers lequel [des] deux congrès les vrais orientalistes, les représentants de la philologie et de la science orientalistes, allaient se tourner »<sup>21</sup>, on saurait de quel côté se trouvait la véritable définition des études orientales.

Les initiateurs français du congrès de Paris avaient d'emblée tout mis en œuvre pour contrôler le déroulement des congrès futurs. La modification des statuts était soumise à des règles très strictes, et diverses dispositions visaient à assurer la continuité d'une session à l'autre (choix du lieu, existence d'un « comité permanent », transfert des reliquats budgétaires...). La dénomination « congrès international des orientalistes » devenait de la sorte une véritable marque déposée destinée à empêcher les entreprises concurrentes. « Création française »<sup>22</sup>, le congrès international des orientalistes devait rester unique en son genre et participer au prestige scientifique de la France. Mais bien que censée garantir la pérennité de l'entreprise, la rigidité de l'organisation n'était pas adaptée à une discipline encore mouvante, amenée à évoluer dans le temps, et elle se prêtait mal au consensus international. Dans les faits, l'autorité des statuts de 1873 fut d'autant plus précocement bousculée que les représentants de l'orientalisme académique acceptaient mal le poids des amateurs et la place faite à l'orientalisme pratique au sein du congrès.

En effet, le comité d'organisation était très fier d'annoncer, quelques mois avant le congrès (en mai 1873) un nombre inattendu d'inscriptions dû, outre aux « japanologues et orientalistes de métier », aux « nombreux savants de toutes les branches des sciences

---

<sup>19</sup> Sur la querelle, voir aussi : Rabault-Feuerhahn, Pascale. À paraître. « Die Welt der Orientalisten. Der Streit um den internationalen Kongress der Orientalisten in den 1890er Jahren als Spiegel der dauerhaften Spannung zwischen Orientalismus und Orientalistik » in : Elena Agazzi, Elisabeth Decultot, Gilbert Hess, *Im Kristall des Orients : Orientalismus*, Berlin, de Gruyter.

<sup>20</sup> Weber, Albrecht. 1891. *Quousque tandem ? Der achte internationale Kongress der Orientalisten, und der neunte ?* Berlin, H. Reuther's Verlagsbuchhandlung ; WEBER, Albrecht. 1894. *Quousque tandem II. Der Abschluss*. Berlin, Reuther & Reichard.

<sup>21</sup> Weber, Albrecht. 1891 : IV-V.

<sup>22</sup> Duchateau, Julien. 1874. *Une création scientifique française. Le congrès international des orientalistes*, Paris, Dentu-Bouchard-Huzard.

philosophiques, positives, historiques, politiques, industrielles et commerciales »<sup>23</sup>. La liste des thèmes proposés pour la section japonaise fut élargie à des questions politico-diplomatiques et économiques pour être mieux adaptée à ce public composite<sup>24</sup>, selon une orientation pratique chère à Rosny<sup>25</sup> et en adéquation avec le contexte diplomatique : la première mission de l'ère Meiji envoyée en Europe par le gouvernement japonais était arrivée en 1872. Il suffisait, pour devenir membre du congrès, accéder aux manifestations ou recevoir les actes par courrier, d'avoir payé les frais d'inscription ; aucun titre universitaire n'était requis. Si cette ouverture favorisait le nombre de congressistes, elle dissuada une partie de la communauté savante (notamment parmi les Français), qui ne s'y reconnaissait pas, de participer au congrès. La Société asiatique boycotta la manifestation, alors même que Rosny était un de ses membres ; il faut dire qu'elle avait elle-même été particulièrement concernée par la question délicate de la frontière entre professionnels et amateurs dans les premières années de son existence. Dans une lettre du 26 septembre 1874 à son collègue Max Müller à Oxford, Ernest Renan explique son absence au congrès de Paris en 1873 puis de Londres en 1874 dans les termes suivants :

Quant aux congrès, vous avez pu remarquer que la plupart des orientalistes français sérieux se sont abstenus d'y aller. Ceci tient à plusieurs raisons. L'initiative de ce congrès a été prise l'an dernier à Paris dans un esprit de charlatanisme et de réclame que, sauf quelques exceptions, les membres les plus honorables de l'Institut et de la Société asiatique n'ont pu approuver. Vous avez pu remarquer que Mohl, Renier, Bréal, de Slane, Defrémery, Derenbourg, etc., se sont abstenus. Notre grand mal scientifique en France, c'est l'envahissement du charlatanisme, contre lequel nous avons peu de digues. Dans un congrès, nous n'en avons pas du tout. Comment empêcher tel intrigant de venir se poser en représentant de la science française, quand il ne faut pour cela ni vote, ni mission, ni mandat ? [...] C'est avec des mécanismes comme l'Institut, la Société asiatique, les missions et les publications du gouvernement, et surtout par les travaux individuels que nous pouvons rendre quelques services.<sup>26</sup>

Si le congrès put malgré tout s'imposer et même prospérer, avec 290 membres à Berlin, 454 à Leyde, 424 à Vienne et 713 à Stockholm et Christiania, c'est bien parce que les savants du monde académique se l'approprièrent par glissements progressifs. La manifestation reçut un accueil plutôt favorable à l'étranger, où l'on n'était pas concerné directement par les clivages internes à l'orientalisme français<sup>27</sup>. Retenant surtout le caractère « international » de la manifestation, les savants étrangers

<sup>23</sup> « Quatrième circulaire, 23 mai 1873, Section Japonaise, projet de programme », in : *Congrès international des orientalistes... Paris 1873. Volume I*, p. XVII-XVIII.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. XVIII.

<sup>25</sup> Dans la préface à son livre sur *La civilisation japonaise* (1883), Rosny écrit : « J'ai essayé de réunir, sous une forme nécessairement très succincte, les principales données ethnographiques, géographiques et historiques qui sont indispensables à quiconque est appelé à résider au Japon ou à se trouver en contact avec les indigènes de ce pays ». Cf. Rosny, Léon de. 1883. *La civilisation japonaise. Conférences faites à l'École spéciale des Langues orientales*. Paris. Ernest Leroux : V. Désireux de voir essaimer en France les études japonaises, Rosny initiera une série de Congrès provinciaux des orientalistes.

<sup>26</sup> Renan, Ernest. 1961. *Œuvres complètes t. X : Correspondance 1845-1892*, éd. définitive établie par Henriette Psichari. Paris : 663, lettre 471, Renan à Max Müller, Sèvres, 26 septembre 1874.

<sup>27</sup> Léon de Rosny écrivit à plusieurs reprises au ministère de l'instruction publique qui refusait d'envoyer des délégués au congrès de Londres de 1874, dissuadé, selon Rosny, par « des coupables qui agissent dans l'ombre ». Cette abstention contrastait avec l'attitude des gouvernements étrangers : « La situation de cette création française [le congrès] grandit de jour en jour, et les chefs des grandes nations de l'Europe croient utile de se faire représenter ici par des délégués qui arrivent chaque jour à Londres, avec des preuves de munificence des Etats qui les ont envoyés » (AN F/17/3092/2, congrès de Londres 1874 : Léon de Rosny au sous-secrétaire d'Etat à l'instruction publique, Londres, 10 septembre 1874).

s'inscrivirent en masse. La présence de grands noms de différents pays rehaussa en retour le sérieux et le prestige du congrès<sup>28</sup> qui, dès lors, s'imposa peu à peu comme un événement incontournable de la vie scientifique pour les orientalistes de profession, même français. Juste avant le congrès de Florence de 1878, Renan écrit à Angelo de Gubernatis, sanscritiste italien en charge de l'organisation : « Il est bien heureux que cette institution, dont les origines ont été critiquables, soit enfin devenue quelque chose de sérieux et d'utile, grâce aux patrons qui l'ont accueillie et améliorée peu à peu »<sup>29</sup>. En même temps, cela creusait un écart par rapport aux visées initiales des fondateurs et c'est bien dans ce sentiment de dépossession de l'esprit du congrès que réside un des ferments du conflit des années 1890.

Une difficulté partagée par tous les congrès, mais sans doute accentuée dans le cas du congrès des orientalistes du fait des fantasmes sur l'Orient était liée au caractère inévitablement mondain de ces grands rassemblements internationaux qui se déroulaient sur plusieurs jours. Le programme scientifique s'accompagnait de banquets festifs, de représentations théâtrales, de spectacles musicaux et de diverses excursions touristiques. L'iconographie des cartes de membres, des menus de banquets, les poèmes écrits pour l'occasion : tous ces documents présentent une esthétique orientalisante qui témoigne de la porosité entre intérêt savant et attrait exotique pour l'Orient. En 1897, le théologien hollandais Cornelius Tiele remercia les hôtes suisses du congrès en soulignant la tonalité exotique de l'organisation : « Oui, c'est une hospitalité vraiment orientale que vous nous avez montrée », visible à « cette série de fêtes magnifiques, tantôt dans un palais enchanté, tantôt dans les campagnes riantes qui bordent votre beau lac, à ces parcs qui s'illuminaient, à ces tables couvertes de choses excellentes et qui se dressaient on ne sait comment [...] »<sup>30</sup>.

Chaque session se voulait plus prestigieuse que la précédente, au risque que le programme scientifique apparaisse comme accessoire et que certains adhèrent pour bénéficier des avantages accordés aux congressistes, comme les billets de train à prix réduit ! Le congrès organisé en 1889 à Stockholm et Christiania se distingua par une surenchère de fastes et par un nombre record d'inscrits<sup>31</sup>. Réalisé pour la circonstance, un recueil de pièces musicales et d'illustrations porte le titre : *La science la robe au vent. Promenades buissonnières en cinq parties. Souvenir du VIII<sup>e</sup> Congrès International des Orientalistes Stockholm – Christiania 1889 en prose, en vers et en latin avec deux compositions musicales et quatorze gravures, par Olivier Beauregard* ; la formule est révélatrice de la tension entre l'ambition scientifique et le caractère mondain du congrès. Sans doute le caractère festif fut-il accentué dans le cas du congrès de 1889 par le fait qu'il était placé sous le patronage du Roi Oscar II, qui y assista en personne. Car si les orientalistes virent la présence du Roi comme un insigne honneur et une sorte de consécration politique pour leur discipline – Oscar deviendra une figure tutélaire du congrès et patronnera des sessions ultérieures –, nombre de congressistes s'étaient inscrits pour profiter des distractions et, peut-être, avoir la

<sup>28</sup> Albrecht Weber commente en 1883, à Leyde : « Au début s'élevèrent toutes sortes d'objections [contre le congrès]. Mais elles ont été surmontées victorieusement. L'enfant [le congrès] est désormais adulte et solide. Ces congrès ont fait la preuve de leur utilité, qui est morale sur le plan de l'âme et instructive sur le plan de la science » (*Actes du sixième congrès international des orientalistes tenu en 1883 à Leyde. 1<sup>re</sup> partie*. Leyde, Brill, p. 226).

<sup>29</sup> Renan, Ernest. 1961. *Œuvres complètes t. X : Correspondance 1845-1892*, éd. définitive établie par Henriette Psichari. Paris, p. 724, lettre 525, Renan à Gubernatis, Paris 2 avril 1877.

<sup>30</sup> Tiele, Cornelius. 1897. *Actes du dixième congrès...*, op. cit., p. 138.

<sup>31</sup> L'« Union personnelle » contractée entre la Suède et la Norvège en 1814 était alors de plus en plus mal acceptée par les Norvégiens. Pour éviter de blesser l'orgueil national des Suédois comme des Norvégiens, le congrès se tint de manière parallèle à Stockholm (où l'accent portait sur l'islam), et à Christiania (autour surtout des études « aryennes », c'est-à-dire portant sur l'Inde et la Perse antiques).

chance de s'adresser à une tête couronnée. Le sanscritiste Hermann Oldenberg résume le climat de la session dans un soupir : « La série de fêtes éclatantes, de dîners et de soupers ne s'arrêtait jamais, à tel point qu'il me semble que des choses plus importantes en ont souffert : le commerce silencieux du chercheur avec ses collègues, ce donner-recevoir réciproque qui seul peut donner au travail solitaire du savant une fraîcheur et une profondeur nouvelles »<sup>32</sup>.

Si l'exotisme renforçait le succès de la manifestation, il contrecarrait l'ambition des savants de substituer aux représentations fantasmagoriques des connaissances archéologiques, philologiques censément objectives. Ce type de problème devenait crucial quand il touchait aux individus eux-mêmes – aux « Orientaux » et à leur place au sein du congrès. D'après les comptes d'Albrecht Weber, ils ne représentaient qu'1/14<sup>e</sup> des membres inscrits (ce qui, de son point de vue, était considérable, mais il faut dire que la proportion était ordinairement encore plus faible). S'ils se réjouissaient de rencontrer des représentants des cultures sur lesquelles ils travaillaient<sup>33</sup>, de nombreux philologues orientalistes considéraient que cela transformait le congrès en une sorte d'exposition exotique. Certes, les costumes folkloriques portés par les membres indiens, japonais ou turcs étaient regardés comme des curiosités et les allocutions prononcées dans des langues orientales variées n'étaient comprises que d'un très petit nombre d'auditeurs. Les orateurs orientaux eux-mêmes arboraient une attitude ambiguë, s'exprimant volontiers dans un style versifié et orné, tout en tentant de faire passer un message<sup>34</sup>. Mais l'argumentation développée par Weber n'était pas sans dénoter un certain racisme :

Les congrès d'orientalistes n'ont jusqu'ici servi que des buts purement scientifiques. C'est très bien que l'Orient lui-même paraisse et prenne la parole comme pour décorer le tout. Mais si l'on ne veut pas que le caractère scientifique de la manifestation en pâtisse, [les Orientaux] ne doivent pas être utilisés pour une sorte d'exposition telle que pourrait l'organiser justement un séminaire de langues orientales modernes. Il est peut-être difficile de maintenir la frontière au bon endroit lorsque l'on a attiré autant d'Orientaux que cette fois-ci. [...] Mais si l'on voulait aller encore plus loin, les congrès des orientalistes courraient le risque de ne plus mériter ce titre et de devenir de simple congrès d'Orientaux et de voyageurs d'Orient.<sup>35</sup>

Dans la pure tradition antiquisante de l'orientalisme allemand (*Altorientalistik*), Weber laissait transparaître son malaise vis-à-vis des études orientales modernistes, qu'il jugeait sans doute moins érudites, et qui impliquaient un rapport direct avec l'Orient dont les savants de cabinet comme lui étaient dépourvus. La suite du texte fait émerger les enjeux coloniaux de son raisonnement. D'après Weber, il n'y allait pas seulement de l'inconsistance ou de la médiocrité des discours tenus par les Orientaux, le risque était aussi d'alimenter leur orgueil en leur donnant la parole. Weber se réclame ainsi de

<sup>32</sup> Oldenberg, Hermann. 1889. « Der achte internationale Orientalistenkongress », *Deutsche Rundschau*, Nov. 1889, p. 300.

<sup>33</sup> Pour avoir le point de vue d'un participant « oriental », voir BHANDARKAR, Ramkrishna Gopal. 1887. « My Visit to the Vienna Congress », *Journal of the Bombay Branch of the Asiatic Society* XVII 46, p. 72-95. Bhandarkar relate notamment que les sanskritistes allemands se réjouissent de pouvoir lui demander la lecture à haute voix de certains hymnes védiques pour pouvoir résoudre leurs débats autour de l'accent en sanskrit védique (*ibid.*, p. 83).

<sup>34</sup> Les actes du congrès de Berlin de 1881 contiennent un exemple intéressant : la lecture, par Shyāmajī Krishnavarman, d'un discours rédigé par « Ramâbâi, une femme indienne » de la région de l'Assam. Le compte rendu résume : « Le discours commence par une bénédiction et contient environ 26 vers écrits dans un sanskrit élégant. L'auteur félicite chaleureusement les membres du congrès oriental, elle introduit le sanskrit personnifié sous les traits d'une mère âgée s'adressant à ses fils, les orientalistes, dans un style hautement pathétique. Le principal intérêt de ce discours réside surtout dans le fait que l'auteur proteste vigoureusement contre l'adoption de l'alphabet latin pour représenter des textes sanskrits ». (*Verhandlungen des fünften internationalen Orientalisten-Congresses ...op. cit.*, p. 92).

<sup>35</sup> Weber. 1891. *op. cit.*, vol. 1, p. 3-4.

la « mission culturelle » des Occidentaux, censés apporter les lumières de la science et de l'intelligence dans un Orient (en particulier musulman) qui en serait dépourvu<sup>36</sup>. Les propos de Weber sont révélateurs du sentiment de supériorité que les philologues occidentaux entretenaient vis-à-vis de la tradition lettrée locale, même si les choses évoluaient peu à peu : avec l'amélioration des conditions de transport, le développement de la colonisation et l'augmentation du nombre de postes disponibles en Orient, de plus en plus d'orientalistes se rendaient désormais sur le terrain. Hermann Oldenberg, ancien étudiant de Weber, relève ainsi un clivage au sein des sanskritistes présents au congrès de 1889 :

D'un côté des savants qui ont passé des années décisives de leur vie en Inde, au contact quotidien de spécialistes indigènes du sanskrit, pour lesquels le sanskrit est vraiment une langue vivante, et la représentation moderne qu'ont les Indiens de l'importance de leur littérature, une véritable autorité. De l'autre côté, des chercheurs qui sont en règle générale éloignés de ce qu'est l'Inde aujourd'hui et qui pensent beaucoup moins de bien de la jeune tradition indienne que les premiers, mais mettent toute leur énergie à appliquer les méthodes d'analyse empruntées à la philologie classique et à la grammaire historique aux énigmes que l'Inde ancienne pose à la science.<sup>37</sup>

Sur le fond de ces diverses tensions – autorité des fondateurs, place des amateurs, statut des Orientaux – on comprend mieux qu'une question d'ordre simplement pratique (en apparence) ait suffi à mettre le feu aux poudres. En 1889, les principaux pays occidentaux dans le domaine de l'orientalisme : la France, l'Angleterre, la Russie, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Autriche, la Suède et la Norvège – avaient déjà accueilli le congrès. D'après les statuts de Paris de 1873, il ne pouvait se tenir deux fois de suite dans le même pays. Les avis sur les États européens encore envisageables étaient très partagés ; beaucoup considéraient les États-Unis (Washington) comme une destination trop lointaine ; enfin, les orientalistes étaient très majoritairement contre la proposition du secrétaire général du congrès de Stockholm, le Suédois Carlo Landberg (1848-1924, diplomate et spécialiste d'études arabes), de réunir le congrès dans une ville orientale, Constantinople ou Le Caire : de l'avis général, le niveau scientifique ne pourrait y être le même qu'en Europe. A l'initiative de Weber, un comité fut formé à Christiania dans le but de résoudre cette question. Composé de Landberg et des présidents des trois derniers congrès : Berlin (August Dillmann, spécialiste d'études éthiopiennes), Leyde (Abraham Kuenen, théologien et spécialiste d'études arabes), Vienne (Alfred von Kremer, diplomate et spécialiste d'études arabes)<sup>38</sup>, il devait statuer sur le lieu de la prochaine session et revoir les statuts de 1873 de manière à limiter dans le futur les problèmes de localisation et l'envahissement du congrès par de simples « badauds »<sup>39</sup>.

Or, dans son état embryonnaire, il ne comprenait pas de représentants de pays comme la France, l'Italie, la Russie ou l'Angleterre, nations éminentes de l'orientalisme occidental, mais seulement des savants du monde germanique et scandinave. Interprétée comme un signe de l'arrogance des Allemands envers l'étranger en général et la France en particulier<sup>40</sup>, cette situation contribua à exacerber

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>37</sup> Oldenberg. 1889. Art. cit., p. 298-299.

<sup>38</sup> A part Landberg, les membres de cette commission étaient donc de la génération d'Albrecht Weber. Il est intéressant de noter que deux diplomates en faisaient partie, signe de la coexistence durable de l'orientalisme savant et de l'orientalisme pratique.

<sup>39</sup> Cette question rejoignait celle de la place à faire aux femmes dans une discipline presque exclusivement masculine : fallait-il ou non les admettre dans le public ?

<sup>40</sup> Jules Oppert s'indigna contre la « composition d'un comité, pour laquelle vos compatriotes [les Allemands] avaient pu tenir le reste du genre humain pour une quantité négligeable » (cit. in Weber. *Quousque tandem I*, op. cit., p. 29).

les tensions. Lorsque furent finalement cooptés quatre membres supplémentaires : l'Italien Angelo de Gubernatis, le Russe Daniel Chwolson, l'Anglais Robert Cust et le Français Charles Schefer, il était déjà trop tard. Un autre comité d'organisation avait déjà été formé à l'initiative de Jules Oppert et de Gottlieb Wilhelm Leitner à Paris, avec une forte composante française et britannique. Se réclamant des statuts de 1873, ce nouveau comité refusait toute représentativité à la commission de Christiania, dont aucun des membres n'avait participé au congrès de Paris. Il était tellement inconcevable aux yeux des fondateurs du congrès (du moins ceux d'entre eux qui étaient encore en vie) d'être dépossédés du pouvoir de décision que le schisme fut consommé et que ce sont bien deux réunions concurrentes qui furent organisées à Londres sous le titre « IX<sup>e</sup> congrès international des orientalistes », la première sous la présidence de Leitner et avec le soutien du comité fondateur de Paris en septembre 1891 ; la seconde, en septembre 1892 avec le sanscritiste et comparatiste Max Müller comme président et sous l'égide de la commission de Christiania.

Les susceptibilités et les animosités personnelles alimentèrent indéniablement la querelle, comme en témoignent les longues joutes verbales – assez répétitives, à vrai dire – qui eurent lieu par articles de presse interposés<sup>41</sup>. Mais sans nier cet aspect trivial de la question, ce sont bien des conceptions différentes de l'orientalisme qui s'affrontaient. Définir le degré d'ouverture légitime et souhaitable du congrès – que ce soit au grand public, aux questions directement économiques et politiques ou aux interlocuteurs orientaux –, et ainsi déterminer la forme que devait prendre l'orientalisme scientifique, tel était le véritable enjeu. Textor de Ravisi résume ainsi la situation :

Si l'un et l'autre [congrès] veulent développer le goût des études orientales, réunir les Orientalistes pour se concerter et s'encourager, le second [organisé par le comité de Christiania] a pour tendance de ne faire appel qu'aux Orientalistes de profession, aux maîtres et aux spécialistes, c'est-à-dire au petit nombre, et il souhaiterait de n'être que didactique, théorique et spéculatif ; le premier, au contraire, recherche tous ceux qui s'intéressent aux études orientales dans tous les ordres d'idées, se préoccupant de l'avancement pratique de sa linguistique et de ses sciences, et tâchant d'être utile dans l'instruction publique et même dans les relations de la politique, du commerce et de l'industrie, par une meilleure connaissance de l'Orient et de ses sciences ; l'un est vulgarisateur, il tend à *démocratiser* la science orientale et l'autre à lui créer une *oligarchie académique* ; enfin, celui-ci ne voudrait que des soit-disant Congrès fermés et celui-là les veut ouverts à tous<sup>42</sup>.

De fait, Weber ne désavouait pas l'intention que lui prêtait Textor de Ravisi et affirmait clairement son ambition de rassembler l'élite de l'orientalisme :

Nous pensons que les gentlemen parmi les orientalistes et les amis anglais de l'Orient accorderont leur sympathie à ce congrès [Londres 1892]. Je prédis au neuvième congrès de Leitner qu'il ne sera fréquenté que par peu de vrais orientalistes réputés et importants et qu'en revanche de nombreux orientalistes dilettantes, voyageurs etc. et des acolytes spéciaux de Leitner participeront volontiers à cette glorification de son œuvre.<sup>43</sup>

Sans se fermer totalement au monde extra-universitaire, Weber prétendait bien identifier l'orientalisme en priorité avec l'activité érudite. Leitner, de son côté, lui faisait grief de cet objectif, l'accusant de vouloir substituer à « la république ouverte de la science orientale » une « oligarchie » réduite à quelques professeurs d'université. Non seulement cette fermeture était mortifère pour les études orientales, mais Weber

<sup>41</sup> Voir notamment *The Athenaeum*, *The Academy*, *Asiatic Quarterly Review*, *Deutsche Rundschau*, *T'oung Pao*.

<sup>42</sup> AN F/17/3092/2, congrès de Genève 1894, coupure de presse jointe par Textor de Ravisi à une lettre au ministère de l'Instruction publique, Paris, 6 septembre 1894.

<sup>43</sup> WEBER, *Quousque tandem I*, op. cit., p. 51.

lui-même, qui n'avait jamais séjourné en Orient et ne maîtrisait que (!) quelques langues orientales, ne pouvait prétendre au titre d'« orientaliste »<sup>44</sup>. Il faut dire que Leitner, citoyen hongrois naturalisé britannique, était parti apprendre le turc et l'arabe à Constantinople dès l'âge de neuf ans ; réputé parler une cinquantaine de langues, il avait travaillé longtemps en Orient, notamment comme interprète en Crimée et comme fondateur et directeur de l'Université du Penjab. En 1889 – donc la même année que le congrès des orientalistes de Stockholm et Christiania – il fut vice-président du congrès international des sciences ethnographiques à Paris. Quelques années auparavant, il avait fondé un Institut oriental (*Oriental Institute*) à Woking, en Angleterre, destiné à former les Asiatiques vivant en Europe à des professions supérieures, et à enseigner les langues orientales aux Européens projetant de séjourner en Orient. On comprend dans ces conditions son attachement au contact avec le terrain et sa prise de position en faveur des Orientaux au congrès. En cela il se situait bien dans la veine de Léon de Rosny. En Weber et Leitner s'incarnaient ainsi les deux branches cousines et rivales de l'orientalisme occidental. Weber, mandarin des études sanskrites en Allemagne, était un philologue de réputation internationale formé à la plus pure tradition de l'orientalisme livresque et de l'érudition humaniste classique. Le parcours de Leitner le situait en revanche dans la lignée de l'orientalisme pratique, à la façon des jeunes de langues et des drogmans, en prise avec les langues et cultures contemporaines. On soulignera toutefois son refus très net que le congrès ait lieu à Constantinople ou au Caire, signe que les fronts entre les deux camps n'étaient pas tout à fait étanches ou du moins que l'on pouvait être favorable à la participation des Orientaux aux congrès sans pour autant défendre la tenue des congrès en Orient.

Les actes du congrès de 1891 parurent dans la revue de Leitner, *Asiatic Quarterly Review* (vol. 11, n°3, octobre-novembre 1891). Le congrès était réparti en 22 sections dont certaines correspondaient à un découpage linguistique, tandis que d'autres, thématiques, mettaient à l'honneur les domaines de prédilection de Leitner : « Suggestions pour l'encouragement des études orientales », « instructions aux explorateurs », « philologie ethnographique », « relations avec les orientaux », « linguistique orientale et commerce ». Le congrès comptait des membres originaires de pays orientaux, mais ils étaient moins nombreux qu'aux congrès précédents. Si l'ouverture était réelle, elle se fit surtout en direction des diplomates, des voyageurs et des commerçants. Il s'agissait explicitement de rapprocher l'activité philologique et l'activité pratique. Les exposés présentaient ainsi les raisons pour lesquelles les philologues devaient voyager en Orient et les commerçants, apprendre les langues orientales ; certains traitaient aussi de la manière dont les philologues pouvaient soutenir l'activité des commerçants.

Le congrès de 1892, qui eut lieu sous l'égide de la *Royal asiatic society* et de la *Deutsche morgenländische Gesellschaft*, présente un tout autre visage. Comme l'avait prédit Weber, les plus éminents orientalistes de l'époque étaient présents. Max Müller ne manqua pas de le souligner :

Nous voulons surtout des *orientalistes* [Oriental scholars], c'est-à-dire des hommes qui ont prouvé qu'ils étaient capables de mener seuls leur barque et qui ont sué sang et eau pour exhumer les trésors de la littérature orientale. Nous ne souhaitons pas exclure les simples amateurs de littérature orientale, ni les voyageurs, ni les drogmans [...]; ils sont tous les bienvenus ; mais lorsque nous parlons d'orientalistes, nous pensons à des hommes qui ont montré qu'ils étaient au moins capables de publier et de traduire des textes qui ne l'avaient jamais été auparavant. Et je peux dire avec satisfaction que nous n'avons perdu presque aucun d'eux<sup>45</sup>.

<sup>44</sup> Leitner, Gottlieb Wilhelm, *Münchener allgemeine Zeitung, Beilage*, 8. April 1891, cité in Weber. 1891. op. cit., p. 51.

<sup>45</sup> Müller, Friedrich Max. 1893. « Inaugural Address », in : *Transactions of the Ninth International Congress of Orientalists*. Londres, p. 6.

Les sections étaient organisées suivant des critères linguistiques et géographiques et englobaient les principales langues orientales alors étudiées en Occident. Les seules sections thématiques concernaient « l'anthropologie et la mythologie », « la géographie » et « la Grèce archaïque et l'Orient ». Dans son exposé inaugural, Max Müller résumait les progrès accomplis par l'orientalisme depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle et les avantages que l'humanité pouvait en retirer. Les orientalistes avaient, selon lui, surtout montré que l'Orient et l'Occident n'étaient pas des entités séparées mais avaient toujours été en contact et même, qu'ils avaient des origines communes. Se plaçant sur un plan intellectuel, Max Müller voyait la réalisation majeure de l'orientalisme dans la reconstitution vivante, grâce aux sources orientales, des époques les plus éloignées de l'histoire humaine<sup>46</sup>.

De toute évidence, les forces étaient inégales et la victoire se situait du côté du Congrès de 1892. A l'issue de cette rencontre, les congressistes votèrent l'organisation de la session suivante à Genève en 1894 – la déjà légendaire neutralité suisse n'était d'ailleurs pas étrangère à cette décision<sup>47</sup>! Les partisans du congrès « statutaire » tentèrent bien de contrecarrer ce projet, mais ils n'avaient plus ni le poids, ni la crédibilité nécessaires pour y parvenir. La plupart des orientalistes qui avaient participé à la session de 1891 étaient las du conflit et il était désormais manifeste que l'autre session rassemblait la majorité des savants. Textor de Ravisi, qui s'entêtait à dénoncer les entorses au règlement de 1873 et à revendiquer la paternité du congrès, faisait figure de représentant d'une autre époque crispé sur des prérogatives imaginaires. Les Français furent d'ailleurs particulièrement nombreux lors de la session de Genève ; Oppert lui-même était présent. Désormais, les institutions comme le Collège de France, l'Institut de France ou l'École des langues orientales étaient beaucoup plus représentées que lors des précédentes réunions. A la fin du congrès de Genève, il fut même décidé à une large majorité que le congrès se tiendrait à Paris, en 1897.

Ces aléas n'illustrent pas seulement les difficultés de l'entente scientifique internationale, ils révèlent aussi combien la disciplinarisation de domaines du savoir est un processus long et complexe et un enjeu de pouvoir qui, s'il ne peut se régler que dans un consensus au moins relatif, ne fait pas l'économie de luttes parfois féroces. Rétrospectivement, le « schisme » de 1889 se présente moins comme un moment de rupture qu'un événement catalyseur ayant permis l'explicitation de problèmes sous-jacents mais centraux. L'appartenance de l'orientalisme scientifique aux savants de profession, voilà ce que la victoire du camp du congrès de Londres de 1892 entendait signifier. Mais cela modifiait-il radicalement l'esprit et la structure du congrès, et avec lui, de l'orientalisme scientifique ? L'évolution se préparait depuis longtemps, et la césure doit d'autant être relativisée que, finalement, la mise à distance des questions pratiques revendiquée par « l'oligarchie universitaire » ne saurait tromper sur l'implication profondément et durablement coloniale de l'orientalisme scientifique. Les enjeux politiques étaient moins exclus que déplacés ou, plus exactement, intellectualisés et moralisés. En cohérence avec la piètre place accordée aux « Orientaux » dans le congrès, l'idée était bien qu'il appartenait à l'Occident de récolter, interpréter et faire fructifier les matériaux culturels et linguistiques fournis par un Orient lui-même incapable d'en faire un usage pertinent. Si Max Müller, dans son discours inaugural de 1892, assignait à l'orientalisme des tâches et des défis d'ordre intellectuel et historique, la finalité ultime restait bien d'accompagner et de guider la

<sup>46</sup> Ibid., p. 14.

<sup>47</sup> Angelo de Gubernatis notera : « Ce principe [de neutralité] nous fait apprécier tout particulièrement les avantages qu'un Congrès international réuni en Suisse offre comme point de ralliement et pour la pacification des esprits, essentielle à toute œuvre collective. » (*Actes du Dixième Congrès international des Orientalistes. Session de Genève, 1894. 1<sup>re</sup> Partie*. Leyde, Brill, p. 73). Des tentatives intermédiaires pour organiser le Xe congrès à Madrid, puis à Lisbonne, avaient avorté. Voir Rabault-Feuerhahn, Pascale. « Die Welt der Orientalisten », art. cit.

mission culturelle et politique de l'Occident en Orient : la connaissance des langues, permettant le rapprochement des peuples, devait permettre une gestion plus humaine et plus efficace de l'Empire colonial britannique<sup>48</sup>. Une dizaine d'années auparavant, Abraham Kuenen avait formulé l'idée d'un lien réciproque entre science et politique : « Entre le fait que les Etats européens possèdent des colonies et l'existence de notre Congrès, il y a un rapport que l'on reconnaît de toutes parts » ; il appartient à la « métropole » de « travailler à la culture et à l'éducation des populations qu'elle se voit confiées » et de « conquérir les colonies au profit de la science »<sup>49</sup>. Si le patronage et la tutelle politiques des différentes sessions ne pouvaient que contribuer à brouiller les frontières entre ces domaines d'intérêt<sup>50</sup>, en participant au congrès, les orientalistes n'en inscrivirent pas moins leurs travaux dans ce cadre déterminé. Et tel est bien l'intérêt que les congrès présente pour l'historien des disciplines : celui de questionner l'articulation du travail individuel avec le cadre collectif, de mettre une pratique nationale de la science en regard du contexte international, de thématiser les attentes sociales liées à la discipline et qui sont bien une des conditions de son existence, et de fournir, enfin, une image de la science en train de se faire.

## BIBLIOGRAPHIE

- Actes du sixième congrès international des orientalistes tenu en 1883 à Leyde. I<sup>e</sup> partie. Leyde, Brill, 1883.
- Actes du Dixième Congrès international des Orientalistes. Session de Genève, 1894. I<sup>e</sup> Partie. Leyde, Brill, 1897.
- Actes du XII<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes. Rome. 1899. I. Florence, Société typographique florentine, 1901.
- BHANDARKAR, Ramkrishna Gopal (1887). « My Visit to the Vienna Congress », *Journal of the Bombay Branch of the Asiatic Society* XVII 46, 72-95.
- CHEVALIER, Jean-Claude (2000). « Les congrès internationaux et la linguistique », Sylvain AUROUX (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, Tome III, Bruxelles, Mardaga, 517-528.
- Congrès international des orientalistes. Compte rendu de la première session. Paris, 1873. Tome 1, Paris, Maisonneuve et Larose, 1873.
- Dossier « Congrès des orientalistes » des Archives nationales [AN] à Paris : AN F/17/3092/2.
- FEUERHAHN, Wolf & RABAULT-FEUERHAHN, Pascale (éds.) (2010). « Présentation. La science à l'échelle internationale », *La fabrique internationale de la science. Les congrès scientifiques internationaux de 1865 à 1945, Revue germanique internationale* 12, 5-15.
- KAESER, Marc-Antoine (2010). « Une science universelle ou « éminemment nationale » ? Les congrès internationaux de préhistoire (1865-1912) », *La fabrique internationale de la science, Les congrès scientifiques internationaux de 1865 à 1945, Revue germanique internationale* 12, 17-31.
- MÜLLER, Friedrich Max (1893). « Inaugural Address », *Transactions of the Ninth International Congress of Orientalists, held in London, 5th to 12th September 1892*, Londres, 1-36.
- OLDENBERG, Hermann (1889). « Der achte internationale Orientalistenkongress », *Deutsche Rundschau*, Nov. 1889, 300.

---

<sup>48</sup> MÜLLER, F. Max, 1893 : 65 : « Sans une connaissance intime et une maîtrise aisée et conventionnelle d'une langue commune, aucune véritable intimité n'est possible entre gouvernants et gouvernés ». Müller voyait dans la méconnaissance de l'Inde et de ses langues par les soldats et administrateurs britanniques en Inde une cause majeure de la révolte des Cipayes de 1857.

<sup>49</sup> KUENEN, Abraham. 1883. *Actes du sixième congrès*, op. cit., p. 44-45.

<sup>50</sup> Le 31 janvier 1908 le ministère de l'instruction publique écrivit au ministère des colonies : « La délégation du MIP n'est pas encore constituée, mais elle aura, comme les années précédentes, un caractère exclusivement scientifique. Les savants qui la composeront seront choisis sans doute parmi ceux qui ont pris part aux Congrès antérieurs ; aussi suis-je assuré qu'ils apporteront dans l'accomplissement de leur mandat toute la perspicacité et la prudence désirables. [...] Si vous estimiez toutefois qu'une entente préalable dût être établie dans le cas où certaines questions d'ordre politique, [...] viendraient à être mises en discussion, je vous serais reconnaissant de vouloir m'en aviser afin que je donne à mes délégués, en temps utile, les instructions nécessaires. » (: AN F/17/3092/2, Congrès de Copenhague 1908).

- RABAULT-FEUERHAHN, Pascale (2010). « 'Les grandes assises de l'orientalisme' » », *La fabrique internationale de la science, Les congrès scientifiques internationaux de 1865 à 1945, Revue germanique internationale* 12, 47-67.
- RABAULT-FEUERHAHN, Pascale (À paraître). « Die Welt der Orientalisten. Der Streit um den internationalen Kongress der Orientalisten in den 1890er Jahren als Spiegel der dauerhaften Spannung zwischen Orientalismus und Orientalistik » Elena AGAZZI, Elisabeth DECULTOT, Gilbert HESS, *Im Kristall des Orients : Orientalismus*, Berlin, de Gruyter.
- RASMUSSEN, Anne (1995). *L'internationale scientifique (1890-1914)*, thèse EHESS, 2 vol.
- RENAN, Ernest (1961). *Œuvres complètes t. X : Correspondance 1845-1892*, éd. définitive établie par Henriette PSICHARI, Paris.
- ROBIC, Marie-Claire (2010). « A propos de transferts culturels. Les congrès internationaux de géographie et leurs spatialités », *La fabrique internationale de la science, Les congrès scientifiques internationaux de 1865 à 1945, Revue germanique internationale* 12, 33-45.
- ROSNY, Léon de (1883). *La civilisation japonaise. Conférences faites à l'Ecole spéciale des Langues orientales*. Paris. Ernest Leroux.
- SCHRÖDER-GUDEHUS, Brigitte (éd.) (1990). *Les congrès scientifiques internationaux. Relations internationales* 62.
- Verhandlungen des fünften internationalen Orientalisten-Congresses gehalten zu Berlin im September 1881. Erster Theil. Berlin, A. Asher & Co, Weidmannsche Buchhandlung, 1881.
- WEBER, Albrecht (1891). *Quousque tandem ? Der achte internationale Kongress der Orientalisten, und der neunte ?*, Berlin, H. Reuther's Verlagsbuchhandlung.
- WEBER, Albrecht (1894). *Quousque tandem II. Der Abschluss*, Berlin, Reuther & Reichard.